

FANTAISIES
CHAT DE CURE

Mon Dieu, je ne veux rien dire contre les chats : je me ferais beaucoup d'ennemis, en commençant par ma concierge pour finir à Dumas ou à de Cherville. Et l'on a toujours trop d'ennemis inconnus, sans compter ceux que l'on se connaît. Cependant, au milieu de ce concert de louanges qui s'élève maintenant en faveur de la gent féline, et qui, au point de vue des rapports entre l'humanité et les chats, paraît devoir être la caractéristique de cette fin de siècle, je demande la parole pour un fait personnel.

Si vous saviez combien je voudrais vous présenter cela d'une façon adoucie, sans choquer personne ! Mais j'ai beau faire tourner ma plume entre mes doigts, je sens bien que je n'y parviendrai pas. Alors, que je me taise ? Non, cela me brûle la langue. Je suis comme une mauvaise femme qui a surpris le secret de sa voisine : il faut que je le dise !

Hé bien ! je crois que les chats ne prennent pas les souris !

Parfaitement, vous avez bien lu... ne prennent pas les souris ! — Et ce n'est pas là une de ces opinions d'emprunt comme on en a parfois dans la politique, opinion qu'on prend, par exemple, contre celle d'un orateur qui vous exaspère, ou bien une de ces nuances dont on se pare subitement pour animer la contradiction. Bien au contraire, c'est une opinion nette, tranchée, profonde, que j'ai depuis bientôt trente ans, et qui m'est venue vers ma dixième année, non pas de rêveries ou de froissements, comme beaucoup d'opinions, mais née chez moi de l'observation des faits matériels, évidents, des faits de chats accomplis, après tout, dans la plénitude de leur libre arbitre !

En ce temps-là, j'étais un petit gamin et j'allais à l'école du village, avec mon carton de livres pendu à l'épaule. Je devrais dire aux écoles, car mon temps, judicieusement dispensé, se partageait entre l'école communale et les leçons du vieux curé. — A la Mutuelle, j'apprenais presque l'orthographe et les quatre règles, tandis que le prêtre m'initiait aux beautés de la langue de Virgile. Mon image est peut-être ambitieuse, car en deux ans le digne homme ne m'a pas fait passer au-delà de la troisième déclinaison. — Un peu sa faute, un peu la mienne ; nous n'y mettions ni l'un ni l'autre aucun acharnement. Nous déclinions "rosa, la rose," comme cela, à la bonne franquette, en nous racontant des histoires. Il avait d'autres chiens à fouetter qu'à s'occuper de moi, ce pauvre curé ; il bâillait une église par souscriptions, et je vous assure, pour l'avoir vu de mes yeux, que ce n'est pas une petite besogne ! Aussi, quand nous en étions péniblement arrivés à l'ablatif pluriel, il me disait paternellement, levant les épaules et soupirant : "Allons ! tu ne sais encore pas ta leçon aujourd'hui !" Et il s'en allait à sa bâtisse, en me confiant aux soins de sa vieille bonne Rosalie.

Et le chat ? L'affaire des chats ? — Attendez donc, j'y arrive.

Rosalie n'avait plus de cheveux, plus qu'une dent, encore qui était toute noire, bien que restée sur le devant. Rosalie était vilaine à faire peur, mais d'une bonté fondante. — Elle partageait son cœur, son gros cœur de vieille fille très laide, gonflé de trésors d'amour intacts, entre deux êtres adorés, — son maître, M. le curé, et Moutte, son chat. Nous y voici.

Vous n'avez jamais vu de chat comme Moutte, oh ! jamais ! Soigné, bichonné, gâté, bourré de tout ce qu'il aimait. Et pas une puce ! Nous les lui cherchions, Rosalie et moi, sitôt que le curé nous laissait tranquilles avec son "rosa, la rose." Puis nous le couchions dans un panier doublé d'un oreiller exprès, parce que, disait Rosalie, "cela le fatiguait." — Et M. Moutte se laissait faire ! A ce régime il ne

vieillissait pas, et, bien qu'il frisât la cinquième année, il avait conservé un caractère d'enfant. Il jouait pendant des heures avec un bouchon suspendu par une ficelle, et c'est à cela que nous l'occupions quand il était reposé. Après quoi, il faisait une légère collation et revenait à son oreiller, ou bien, si le temps était comme il faut, il se couchait au grand soleil dans une allée du jardin.

Un jour, il était comme cela, dans sa pose favorite, le dos contre la bordure de buis, les pattes étendues toutes droites sur le sable, les yeux mi-clos. Il nous regardait, Rosalie et moi, qui cherchions des violettes au premier soleil d'avril. — Tout d'un coup, sous ma main, d'une grosse touffe, sort une souris épouvantée ; elle saute le buis, et, dans son affolement, court droit sur Moutte, malgré ses yeux de topaze qui la regardaient. — Je la vis perdue, la souris ; broyée, avalée ! Ah ! oui ! elle était si bien lancée qu'elle passe sur les quatre pattes de Moutte ! Et savez-vous ce qui arrive ? Moutte éperdu, saute en l'air, se sauve à l'inverse de la souris dans un tel galop, que ses griffes lancent le sable derrière lui, et que nous l'entendons souffler et cracher. Il ne s'arrête que sur le seuil de la cuisine, la queue raide, le poil hérissé, crachant toujours !

Que de peine nous eûmes, avec cette tendre Rosalie, pour le remettre d'une pareille émotion ! — Mais quelle bête de peur !

Vous voyez bien que ce n'est pas dans le tempérament des chats de prendre des souris, et que, si cet accident arrive quelquefois, c'est affaire d'amusement, ou peut-être, hélas ! au fin fond des campagnes, sous l'empire de l'impitoyable faim.

CUNISSET-CARNOT.

M. Ernest Desmarais, le jeune facteur d'orgues, établi à Montréal, vient de terminer un orgue qui lui était commandé pour l'église de St. Isidore.

Cet instrument, qui a 16 jeux et 24 registres, possède des qualités sérieuses qui font le plus grand honneur à M. Desmarais.

Nous sommes heureux de ce succès, digne récompense des efforts et du travail de ce jeune artiste.

Nicholas Oesterhein, fondateur du musée Richard Wagner, a terminé le troisième volume du catalogue des œuvres de Wagner. Il sera publié au mois de septembre.

C'est encore le répertoire d'Offenbach, avec *La Grande Duchesse* et *la Belle Hélène*, qui inaugureront la réouverture du théâtre des Variétés. Les jeunes n'ont pu encore détronner ce roi de l'opérette.

En l'honneur du 450^e anniversaire de l'introduction de l'imprimerie, qui va être célébré à Cologne, le maestro H. Zollner a composé une cantate avec chœur et orchestre, qui sera exécutée par toutes les sociétés chorales de la ville.

Les représentations de *Béatrice et Bénédict* de Berlioz continuent à l'Opéra de Paris. Les dépenses pour monter et jouer cette œuvre ont atteint 90,000 francs, qui sont plus que couvertes par une souscription qui s'est élevée à 140,000 francs.

Une des pièces qui a été le plus jouée à Paris, en province et à l'étranger, *Frou-Frou*, va être reprise à la Comédie Française. Cette œuvre charmante de MM. Henri Meilhac et de Ludovic Halevy est toujours jeune et toujours d'actualité.